

fâcheuses pensées, quitte bientôt les bergers, avec lesquels il n'a demeuré que par contrainte.

SCÈNE II.

CLIMÈNE, CHLORIS.

L'autre jour d'Annette
J'entendis la voix
Qui sur sa musette
Chantait dans nos bois :
Amour, que sous ton empire
On souffre de maux cuisants !
Je le puis bien dire,
Puisque je le sens.

CHLORIS.

La jeune Lisette
Au même moment
Sur le ton d'Annette
Reprit tendrement :
Amour, si sous ton empire
Je souffre de maux cuisants,
C'est de n'oser dire
Tout ce que je sens.

SCÈNE III.

TIRCIS, PHILÈNE, CLIMÈNE, CHLORIS.

CHLORIS.

Laisse-nous en repos, Philène.

CLIMÈNE.

Tircis, ne viens point m'arrêter.

TIRCIS ET PHILÈNE ENSEMBLE.

Ah ! belle inhumaine,

Daigne un moment m'écouter.

CLIMÈNE ET CHLORIS ENSEMBLE.

Mais que me veux-tu conter ?

TIRCIS ET PHILÈNE ENSEMBLE.

Que d'une flamme immortelle

Mon cœur brûle sous tes loix !

CLIMÈNE ET CHLORIS ENSEMBLE.

Ce n'est pas une nouvelle,

Tu me l'as dit mille fois.

PHILÈNE, à Chloris.

Quoi ! veux-tu toute ma vie

Que j'aime et n'obtienne rien ?

CHLORIS.

Non, ce n'est pas mon envie ;

N'aime plus, je le veux bien.

TIRCIS, à Climène.

Le ciel me force à l'hommage

Dont tous ces bois sont témoins.

CLIMÈNE.

C'est au ciel, puisqu'il t'engage,

A te payer de tes soins.

PHILÈNE, à Chloris.

C'est par ton mérite extrême

Que tu captives mes vœux.

CHLORIS.

Si je mérite qu'on m'aime,

Je ne dois rien à tes feux.

TIRCIS ET PHILÈNE ENSEMBLE.

L'éclat de tes yeux me tue.

CLIMÈNE ET CHLORIS ENSEMBLE.

Détourne de moi tes pas.

TIRCIS ET PHILÈNE ENSEMBLE.

Je me plains dans cette vue.

CLIMÈNE ET CHLORIS ENSEMBLE.

Berger, ne t'en plains donc pas.

PHILÈNE.

Ah ! belle Climène !

TIRCIS.

Ah ! belle Chloris !

PHILÈNE, à Climène.

Rends-la pour moi plus humaine.

TIRCIS, à Chloris.

Dompte pour moi ses mépris.

CLIMÈNE, à Chloris.

Sois sensible à l'amour que te porte Philène.

CHLORIS, à Climène.

Sois sensible à l'ardeur dont Tircis est épris.

CLIMÈNE, à Chloris.

Si tu veux me donner ton exemple, bergère.
Peut-être je le recevrai.

CHLORIS, à Climène.

Si tu veux te résoudre à marcher la première,
Possible que je te suivrai.

CLIMÈNE ET CHLORIS ENSEMBLE.

Adieu, bergère.

CLIMÈNE, à Philène.

Attends un favorable sort.

CHLORIS, à Tircis.

Attends un doux succès du mal qui te possède.

TIRCIS.

Je n'attends aucun remède.

PHILÈNE.

Et je n'attends que la mort.

TIRCIS ET PHILÈNE ENSEMBLE.

Puisqu'il nous faut languir en de tels dégoûts,
Mettons fin, en mourant, à nos tristes soupirs.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES DANDIN.

Ah ! qu'une femme demoiselle est une étrange affaire ! et que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les paysans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition, et s'allier, comme j'ai fait, à la maison d'un gentilhomme ! La noblesse de soi est bonne ; c'est une chose considérable assurément ; mais elle est accompagnée de tant de mauvaises circonstances, qu'il est très-bon de ne point s'y froter. Je suis devenu là-dessus savant à mes dépens, et connais le style des nobles, lorsqu'ils nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font est petite avec nos personnes ; c'est notre bien seul qu'ils épousent, et j'aurais bien mieux fait, tout riche que je suis, de m'allier en franche et bonne paysannerie que de prendre une femme qui se tient au-dessus de moi, s'offense de porter mon nom, et pense qu'avec tout mon bien je n'ai pas acheté la qualité de son mari. George Dandin ! George Dandin ! vous avez fait une sottise la plus grande du monde. Ma maison m'est effroyable maintenant, et je n'y rentre point sans y trouver quelque chagrin.

SCÈNE II.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN (à part, voyant sortir Lubin de chez lui). Que diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi ?
LUBIN (à part, apercevant George Dandin). Voilà un homme qui me regarde.

GEORGE DANDIN (à part). Il ne me connaît pas.
LUBIN (à part). Il se doute de quelque chose.
GEORGE DANDIN (à part). Ouais ! Il a grand-peine à saluer.
LUBIN (à part). J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vu sortir de là-dedans.

GEORGE DANDIN. Bonjour.
LUBIN. Serviteur.
GEORGE DANDIN. Vous n'êtes pas d'ici, que je crois ?
LUBIN. Non, je n'y suis venu que pour voir la fête de demain.
GEORGE DANDIN. Eh ! dites-moi donc un peu, si l'on vous plaît : vous venez de là-dedans ?

LUBIN. Chut !
GEORGE DANDIN. Comment ?
LUBIN. Paix !
GEORGE DANDIN. Quoi donc ?
LUBIN. Motus ! Il ne faut pas dire que vous m'avez vu sortir de là.
GEORGE DANDIN. Pourquoi ?
LUBIN. Mon Dieu ! parce
GEORGE DANDIN. Mais encore ?
LUBIN. Doucement ; j'ai peur qu'on nous écoute.
GEORGE DANDIN. Point, point.
LUBIN. C'est que je viens de parler à la maîtresse du logis, de la part d'un certain monsieur qui lui fait les doux yeux, et il ne faut pas qu'on sache cela. Entendez-vous ?

SCÈNE IV.

M. DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

M. DE SOTENVILLE. Qu'est-ce, mon gendre ? vous me paraissez tout troublé.

GEORGE DANDIN. Aussi en ai-je du sujet, et...
M^{me} DE SOTENVILLE. Mon Dieu ! notre gendre, que vous avez peu de civilité, de ne pas saluer les gens quand vous les approchez !
GEORGE DANDIN. Ma foi, ma belle-mère, c'est que j'ai d'autres choses en tête ; et...

M^{me} DE SOTENVILLE. Encore ! Est-il possible, notre gendre, que vous sachiez si peu votre monde, et qu'il n'y ait pas moyen de vous instruire de la manière qu'il faut vivre parmi les personnes de qualité ?
GEORGE DANDIN. Comment ?
M^{me} DE SOTENVILLE. Ne vous déferez-vous jamais avec moi de la familiarité de ce mot de ma belle-mère, et ne sauriez-vous vous accoutumer à me dire madame ?

GEORGE DANDIN. Parbleu ! si vous m'appellez votre gendre, il me semble que je puis vous appeler ma belle-mère.
M^{me} DE SOTENVILLE. Il a y fort à dire, et les choses ne sont pas égales. Apprenez, si l'on vous plaît, que ce n'est pas à vous à vous servir de ce mot-là avec une personne de ma condition ; que, tout notre gendre que vous soyez, il y a grande différence de vous à nous, et que vous devez vous connaître.

M. DE SOTENVILLE. C'en est assez, m'amour ; laissons cela.
M^{me} DE SOTENVILLE. Mon Dieu ! monsieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, et vous ne savez pas vous faire rendre par les gens ce qui vous est dû.
M. DE SOTENVILLE. Corbleu ! pardonnez-moi, on ne peut point me faire de leçons là-dessus, et j'ai su montrer en ma vie, par vingt actions de vigueur, que je ne suis point homme à démordre jamais d'un pouce de mes prétentions ; mais il suffit de lui avoir donné un petit avertissement. Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'esprit.

GEORGE DANDIN. Puisqu'il faut donc parler catégoriquement, je vous dirai, monsieur de Sotenville, que j'ai lieu de...

M. DE SOTENVILLE. Doucement, mon gendre ; apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeler les gens par leur nom, et qu'à ceux qui sont au-dessus de nous il faut dire monsieur tout court.

GEORGE DANDIN. Eh bien, monsieur tout court, et non plus monsieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne...

M. DE SOTENVILLE. Tout beau : apprenez aussi que vous ne devez pas dire ma femme quand vous parlez de notre fille.

GEORGE DANDIN. J'enrage ! comment ! ma femme n'est pas ma femme ?
M^{me} DE SOTENVILLE. Oui, notre gendre, elle est votre femme ; mais il ne vous est pas permis de l'appeler ainsi, et c'est tout ce que vous pourriez faire si vous aviez épousé une de vos pareilles.

GEORGE DANDIN (à part). Ah ! George Dandin, où l'es-tu fourré ! (Haut.) Eh ! de grâce, mettez pour un moment votre gentilhommerie à côté, et souffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai. (A part.) Au diantre soit la tyrannie de toutes ces histoires-là ! (A M. de Sotenville.) Je vous dis donc que je suis mal satisfait de mon mariage.

M. DE SOTENVILLE. Et la raison, mon gendre ?
M^{me} DE SOTENVILLE. Quoi ! parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages !

GEORGE DANDIN. Et quels avantages, madame ? puisque madame y a. L'aventure n'a pas été mauvaise pour vous ; car sans moi vos affaires, avec votre permission, étaient fort délabrées, et mon argent a servi à reboucher d'assez bons trous ; mais moi, de quoi ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, et, au lieu de George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de M. de la Dandinière ?

M. DE SOTENVILLE. Ne comblez-vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville ?

M^{me} DE SOTENVILLE. Et à celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être issue ; maison où le ventre anoblit, et qui, par ce beau privilège, rendra vos enfants gentilhommes ?

GEORGE DANDIN. Oui, voilà qui est bien, mes enfants seront gentilhommes, mais je serai cocu, moi, si l'on n'y met ordre.

M. DE SOTENVILLE. Que veut dire cela, mon gendre ?

GEORGE DANDIN. Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, et qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur.

M^{me} DE SOTENVILLE. Tout beau : prenez garde à ce que vous dites. Ma fille est d'une race trop pleine de vertu pour se porter jamais à faire aucune chose dont l'honnêteté soit blessée ; et, de la maison de la Prudoterie, il y a plus de trois cents ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

M. DE SOTENVILLE. Corbleu ! dans la maison de Sotenville on n'a jamais vu de coquette ; et la bravoure n'y est pas plus héréditaire aux mâles que la chasteté aux femelles.

M^{me} DE SOTENVILLE. Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie qui ne voulut jamais être la maîtresse d'un duc et pair, gouverneur de notre province.

GEORGE DANDIN. Oui.
LUBIN. Voilà la raison. On m'a chargé de prendre garde que personne ne me vit, et je vous prie, au moins, de ne pas dire que vous m'avez vu.

GEORGE DANDIN. Je n'ai garde.
LUBIN. Je suis bien aise de faire les choses secrètement, comme on m'a recommandé.

GEORGE DANDIN. C'est bien fait.
LUBIN. Le mari, à ce qu'ils disent, est un jaloux qui ne veut pas qu'on fasse l'amour à sa femme, et il ferait le diable à quatre si cela venait à ses oreilles. Vous comprenez bien ?

GEORGE DANDIN. Fort bien.
LUBIN. Il ne faut pas qu'il sache rien de tout ceci.

GEORGE DANDIN. Sans doute.
LUBIN. On le veut tromper tout doucement. Vous entendez bien ?

GEORGE DANDIN. Le mieux du monde.
LUBIN. Si vous alliez dire que vous m'avez vu sortir de chez lui, vous gêneriez toute l'affaire. Vous comprenez bien ?

GEORGE DANDIN. Assurément. Eh ! comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là-dedans ?

LUBIN. C'est le seigneur de notre pays, M. le vicomte de chose... Poin ! je ne me souviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom-là : M. Cl... Clitandre.

GEORGE DANDIN. Est-ce ce jeune homme qui demeure... ?
LUBIN. Oui, auprès de ces arbres.

GEORGE DANDIN (à part). C'est pour cela que, depuis peu, ce damoiseau poli s'est venu loger contre moi ; j'avais bon nez, sans doute, et son voisinage m'avait donné quelque soupçon.

LUBIN. Têtu ! c'est le plus honnête homme que vous ayez jamais vu. Il m'a donné trois pièces d'or pour aller dire seulement à la femme qu'il est amoureux d'elle, et qu'il souhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une grande fatigue pour me payer si bien, et ce qu'est, au prix de cela, une journée de travail, qu'à je ne gagne que dix sols.

GEORGE DANDIN. Eh bien ! avez-vous fait votre message ?
LUBIN. Oui ; j'ai trouvé là-dedans une certaine Claudine qui, tout du premier coup, a compris ce que je voulais, et qui m'a fait parler à sa maîtresse.

GEORGE DANDIN (à part). Ah ! coquine de servante !
LUBIN. Morgue ! cette Claudine-là est tout à fait jolie ; elle a gagné mon amitié, et il ne tiendra qu'à elle que nous soyons mariés ensemble.

GEORGE DANDIN. Mais quelle réponse a faite la maîtresse à ce M. le courtisan ?

LUBIN. Elle m'a dit de lui dire... attendez, je ne sais si je me souviendrai bien de tout cela : qu'elle lui est tout à fait obligée de l'affection qu'il a pour elle ; et qu'à cause de son mari, qui est fantasque, il garde d'en rien faire paraître, et qu'il faudra songer à chercher quelque invention pour se pouvoir entretenir tous deux.

GEORGE DANDIN. Ah ! pendarde de femme !
LUBIN. Têtu ! cela sera drôle, car le mari ne se doutera point de la manigance ; voilà ce qui est de bon, et il aura un pied de nez avec sa jalouse. Est-ce pas ?

GEORGE DANDIN. Cela est vrai.
LUBIN. Adieu. Bouche cousue, au moins. Gardez bien le secret, afin que le mari ne le sache pas.

GEORGE DANDIN. Oui, oui.
LUBIN. Pour moi, je vais faire semblant de rien. Je suis un fin matois, et l'on ne dirait pas que j'y touche.

SCÈNE III.

GEORGE DANDIN.

Eh bien ! George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite. Voilà ce que c'est d'avoir voulu épouser une demoiselle. L'on vous accommode de toutes pièces sans que vous puissiez vous venger, et la gentilhommerie vous tient les bras liés. L'égalité de condition laisse du moins à l'honneur d'un mari la liberté du ressentiment ; et, si c'était une paysanne, vous auriez maintenant toutes vos coudees franches à vous en faire la justice à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la noblesse, et il vous ennuyait d'être maître chez vous. Ah ! j'enrage de tout mon cœur, et je me donnerais volontiers des soufflets. Quoi ! écouter impudemment l'amour d'un damoiseau, et y promettre en même temps de la correspondance ! Morbleu ! je ne veux point laisser passer une occasion de la sorte. Il me faut de ce pas aller faire mes plaintes au père et à la mère, et les rendre témoins, à telle fin que de raison, des sujets de chagrin et de ressentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un et l'autre fort à propos.

M. DE SOTENVILLE. Il y a eu une Mathurine de Sotenville qui refusa vingt mille écus d'un favori du roi, qui ne demandait seulement que la faveur de lui parler.

GEORGE DANDIN. Oh bien ! votre fille n'est pas si difficile que cela, et elle s'est apprivoisée depuis qu'elle est chez moi.

M. DE SOTENVILLE. Expliquez-vous, mon gendre. Nous ne sommes point gens à la supporter dans de mauvaises actions ; et nous serons les premiers, sa mère et moi, à vous en faire la justice.

M^{me} DE SOTENVILLE. Nous n'entendons point raillerie sur les matières de l'honneur, et nous l'avons élevée dans toute la sévérité possible.

GEORGE DANDIN. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il y a ici un certain courtisan que vous avez vu, qui est amoureux d'elle à ma barbe, et qui lui a fait faire des protestations d'amour, qu'elle a très-humainement écoutées.



La voilà qui vient rôder... — ACTE II, SCÈNE IV.

M^{me} DE SOTENVILLE. Jour de Dieu ! je l'étranglerais de mes propres mains s'il fallait qu'elle forlignât de l'honnêteté de sa mère !

M. DE SOTENVILLE. Corbleu ! je lui passerais mon épée au travers du corps, à elle et au galant, si elle avait forfait à son honneur.

GEORGE DANDIN. Je vous ai dit ce qui se passe, pour vous faire mes plaintes ; et je vous demande raison de cette affaire-là.

M. DE SOTENVILLE. Ne vous tourmentez point, je vous la ferai de tous deux ; et je suis homme pour serrer le bouton à qui que ce puisse être. Mais êtes-vous bien sûr aussi de ce que vous me dites ?

GEORGE DANDIN. Très-sûr.

M. DE SOTENVILLE. Prenez bien garde, au moins : car entre gentils-hommes ce sont des choses chatouilleuses, et il n'est pas question d'aller faire ici un pas de clerc.

GEORGE DANDIN. Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne soit véritable.

M. DE SOTENVILLE. M'amour, allez-vous-en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre j'irai parler à l'homme.

M^{me} DE SOTENVILLE. Se pourrait-il, mon fils, qu'elle s'oublât de la

sorte après le sage exemple que vous savez vous-même que je lui ai donné !

M. DE SOTENVILLE. Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon gendre, et ne vous mettez pas en peine. Vous verrez de quel bois nous nous chauffons lorsqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

GEORGE DANDIN. Le voici qui vient vers nous.

SCÈNE V.

M. DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

M. DE SOTENVILLE. Monsieur, suis-je connu de vous ?

CLITANDRE. Non pas que je sache, monsieur.

M. DE SOTENVILLE. Je m'appelle le baron de Sotenville.

CLITANDRE. Je m'en réjouis fort.

M. DE SOTENVILLE. Mon nom est connu à la cour ; et j'eus l'honneur, dans ma jeunesse, de me signaler des premiers à l'arrière-ban de Nancy.

CLITANDRE. A la bonne heure.

M. DE SOTENVILLE. Monsieur mon père, Jean-Gilles de Sotenville, eut la gloire d'assister en personne au grand siège de Montauban.

CLITANDRE. J'en suis ravi.

M. DE SOTENVILLE. Et j'ai eu un aïeul, Bertrand de Sotenville, qui fut si considéré en son temps que d'avoir permission de vendre tout son bien pour le voyage d'outre-mer.

CLITANDRE. Je le veux croire.

M. DE SOTENVILLE. Il m'a été rapporté, monsieur, que vous aimez et poursuivez une jeune personne, qui est ma fille, pour laquelle je m'intéresse (montrant George Dandin) et pour l'homme que vous voyez, qui a l'honneur d'être mon gendre.

CLITANDRE. Qui ? moi !

M. DE SOTENVILLE. Oui ; et je suis bien aise de vous parler, pour tirer de vous, s'il vous plaît, un éclaircissement de cette affaire.

CLITANDRE. Voilà une étrange médiance ! Qui vous a dit cela, monsieur ?

M. DE SOTENVILLE. Quelqu'un qui croit le bien savoir.

CLITANDRE. Ce quelqu'un-là en a menti. Je suis honnête homme. Me croyez-vous capable, monsieur, d'une action aussi lâche que celle-là ? Moi, aimer une jeune et belle personne qui a l'honneur d'être la fille de M. le baron de Sotenville ! Je vous révère trop pour cela, et suis trop votre serviteur. Quiconque vous l'a dit est un sot.

M. DE SOTENVILLE. Allons, mon gendre.

GEORGE DANDIN. Quoi ?

CLITANDRE. C'est un coquin et un maraud.

M. DE SOTENVILLE (à George Dandin). Répondez.

GEORGE DANDIN. Répondez vous-même.

CLITANDRE. Si je savais qui ce peut être, je lui donnerais, en votre présence, de l'épée dans le ventre.

M. DE SOTENVILLE (à George Dandin). Soutenez donc la chose.

GEORGE DANDIN. Elle est toute soutenue. Cela est vrai.

CLITANDRE. Est-ce votre gendre, monsieur, qui ?...

M. DE SOTENVILLE. Oui, c'est lui-même qui s'en est plaint à moi.

CLITANDRE. Certes, il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir ; et sans cela je lui apprendrais bien à tenir de pareils discours d'une personne comme moi.

SCÈNE VI.

M. DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGÉLIQUE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

M^{me} DE SOTENVILLE. Pour ce qui est de cela, la jalousie est une étrange chose. J'amène ici ma fille pour éclaircir l'affaire en présence de tout le monde.

CLITANDRE (à Angélique). Est-ce donc vous, madame, qui avez dit à votre mari que je suis amoureux de vous ?

ANGÉLIQUE. Moi ? eh ! comment lui aurais-je dit ? Est-ce que cela est ? Je voudrais bien le voir, vraiment, que vous fussiez amoureux de moi ! Jouez-vous-y, je vous en prie ! vous trouverez à qui parler : c'est une chose que je vous conseille de faire ! Ayez recours, pour voir, à tous les détours des amants ; essayez un peu, par plaisir, à m'envoyer des ambassades, à m'écrire secrètement de petits billets doux, à épier les moments que mon mari n'y sera pas, ou le temps que je sortirai, pour me parler de votre amour : vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous serez reçu comme il faut !

CLITANDRE. Eh ! la, la, madame, tout doucement. Il n'est pas nécessaire de me faire tant de leçons, et de vous tant scandaliser. Qui vous dit que je songe à vous aimer ?

ANGÉLIQUE. Que sais-je, moi, ce qu'on vient me conter ici ?

CLITANDRE. On dira ce que l'on voudra ; mais vous savez si je vous ai parlé d'amour lorsque je vous ai rencontrée.

ANGÉLIQUE. Vous n'avez qu'à le faire, vous auriez été bien venu !

CLITANDRE. Je vous assure qu'avec moi vous n'avez rien à craindre ; que je ne suis point homme à donner du chagrin aux belles ; et que je vous respecte trop, et vous, et messieurs vos parents, pour avoir la pensée d'être amoureux de vous.

M^{me} DE SOTENVILLE (à George Dandin). Eh bien ! vous le voyez.

M. DE SOTENVILLE. Vous voilà satisfait, mon gendre. Que dites-vous à cela ?

GEORGE DANDIN. Je dis que ce sont là des contes à dormir debout ; que je sais bien ce que je sais ; et que tantôt, puisqu'il faut parler net, elle a reçu une ambassade de sa part.

ANGÉLIQUE. Moi ! j'ai reçu une ambassade ?

CLITANDRE. J'ai envoyé une ambassade ?

ANGÉLIQUE. Claudine ?

CLITANDRE (à Claudine). Est-il vrai ?

CLAUDINE. Par ma foi, voilà une étrange fausseté.

GEORGE DANDIN. Taisez-vous, carogne que vous êtes ! Je sais de vos nouvelles ; et c'est vous qui, tantôt, avez introduit le courrier.

CLAUDINE. Qui ? moi ?

GEORGE DANDIN. Oui, vous. Ne faites point tant la sucrée.

CLAUDINE. Hélas ! que le monde aujourd'hui est rempli de méchanceté, de m'aller soupçonner ainsi, moi qui suis l'innocence même !

GEORGE DANDIN. Taisez-vous, bonne pièce. Vous faites la sournoise, mais je vous connais il y a longtemps ; et vous êtes une desalée.

CLAUDINE (à Angélique). Mais est-ce que ?...

GEORGE DANDIN. Taisez-vous, vous dis-je ; vous pourriez bien porter la folle-enchère de tous les autres ; et vous n'avez point de père gentilhomme.

ANGÉLIQUE. C'est une imposture si grande, et qui me touche si fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la force d'y répondre. Cela est bien horrible d'être accusée par un mari lorsqu'on ne lui fait rien qui ne soit à faire. Hélas ! si je suis blâmable de quelque chose, c'est d'en user trop bien avec lui.

CLAUDINE. Assurément.

ANGÉLIQUE. Tout mon malheur est de le trop considérer ; et plutôt au ciel que je fusse capable de souffrir, comme il dit, les galanteries de quelqu'un ! je ne serais point tant à plaindre. Adieu, je me retire ; je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette sorte.

SCÈNE VII.

M. DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

M^{me} DE SOTENVILLE (à George Dandin). Allez, vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

CLAUDINE. Par ma foi, il mériterait qu'elle lui fit dire vrai ; et, si j'étais en sa place, je n'y marchanderais pas. (A Clitandre.) Oui, monsieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maîtresse. Poussez, c'est moi qui vous le dis, ce sera fort bien employé ; et je m'offre à vous y servir, puisqu'il m'en a déjà taxée.

(Claudine sort.)

M. DE SOTENVILLE. Vous méritez, mon gendre, qu'on vous dise ces choses-là, et votre procédé met tout le monde contre vous.

M^{me} DE SOTENVILLE. Allez, songez à mieux traiter une demoiselle bien née, et prenez garde désormais à ne plus faire de pareilles bévues. GEORGE DANDIN (à part). J'enrage de bon cœur d'avoir tort lorsque j'ai raison.

SCÈNE VIII.

M. DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

CLITANDRE (à M. de Sotenville). Monsieur, vous voyez comme j'ai été fausement accusé : vous êtes homme qui savez les maximes du point d'honneur, et je vous demande raison de l'affront qui m'a été fait.

M. DE SOTENVILLE. Cela est juste, et c'est l'ordre des procédés. Allons, mon gendre, faites satisfaction à monsieur.

GEORGE DANDIN. Comment ! satisfaction ?

M. DE SOTENVILLE. Oui, cela se doit dans les règles, pour l'avoir à tort accusé.

GEORGE DANDIN. C'est une chose, moi, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir à tort accusé ; et je sais bien ce que j'en pense.

M. DE SOTENVILLE. Il n'importe. Quelque pensée qu'il vous puisse rester, il a nié : c'est satisfaire les personnes ; et l'on n'a nul droit de se plaindre de tout homme qui se dédit.

GEORGE DANDIN. Si bien donc que, si je le trouvais couché avec ma femme, il en serait quitte pour se dédire ?

M. DE SOTENVILLE. Point de raisonnement. Faites-lui les excuses que je vous dis.

GEORGE DANDIN. Moi ! je lui ferai encore des excuses après !...

M. DE SOTENVILLE. Allons, vous dis-je, il n'y a rien à balancer ; et vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puisque c'est moi qui vous conduis.

GEORGE DANDIN. Je ne saurais...

M. DE SOTENVILLE. Corbleu ! mon gendre, ne m'échauffez pas la bile : je me mettrai avec lui contre vous. Allons, laissez-vous gouverner par moi.

GEORGE DANDIN (à part). Ah ! George Dandin.

M. DE SOTENVILLE. Votre honnet à la main le premier monsieur est gentilhomme, et vous ne l'êtes pas.

GEORGE DANDIN (à part, le bonnet à la main). J'enrage !

M. DE SOTENVILLE. Répétez après moi... Monsieur...

GEORGE DANDIN. Monsieur...

M. DE SOTENVILLE. Je vous demande pardon... (Voyant que George Dandin fait difficulté de lui obéir.) Ah !

GEORGE DANDIN. Je vous demande pardon...

M. DE SOTENVILLE. Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous.

GEORGE DANDIN. Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous.

M. DE SOTENVILLE. C'est que je n'avais pas l'honneur de vous connaître.

GEORGE DANDIN. C'est que je n'avais pas l'honneur de vous connaître.

M. DE SOTENVILLE. Et je vous prie de croire...

GEORGE DANDIN. Et je vous prie de croire...

M. DE SOTENVILLE. Que je suis votre serviteur.

GEORGE DANDIN. Voulez-vous que je sois serviteur d'un homme qui me veut faire cocu ?

M. DE SOTENVILLE (le menaçant encore). Ah !

CLITANDRE. Il suffit, monsieur.

M. DE SOTENVILLE. Non ; je veux qu'il achève, et que tout aille dans les formes... Que je suis votre serviteur.

GEORGE DANDIN. Que je suis votre serviteur.

CLITANDRE (à George Dandin). Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur ; et je ne songe plus à ce qui s'est passé. (A M. de Sotenville.) Pour vous, monsieur, je vous donne le bonjour, et suis fâché du petit chagrin que vous avez eu.

M. DE SOTENVILLE. Je vous baise les mains, et, quand il vous plaira, je vous donnerai le divertissement de courre un lièvre.

CLITANDRE. C'est trop de grâce que vous me faites.

(Clitandre sort.)

M. DE SOTENVILLE. Voilà, mon gendre, comme il faut pousser les choses. Adieu. Sachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui, et ne souffrira point que l'on vous fasse aucun affront.

SCÈNE IX.

GEORGE DANDIN.

Ah ! que je... Vous l'avez voulu, vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu ; cela vous sied fort bien, et vous voilà ajusté comme il faut : vous avez justement ce que vous méritez. Allons, il s'agit seulement de désabuser le père et la mère ; et je pourrai trouver peut-être quelque moyen d'y réussir.

SECOND INTERMEDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE DANDIN, UNE BERGÈRE.

La bergère vient apprendre à George Dandin le désespoir de Tircis et de Philène, qui se sont précipités dans les eaux. George Dandin, agité d'autres inquiétudes, la quitte en colère.

SCÈNE II.

CHLORIS.

Ah ! mortelles douleurs,

Qu'ai-je plus à prétendre ?

Coulez, coulez, mes pleurs :

Je n'en puis trop répandre.

Pourquoi faut-il qu'un tyrannique honneur

Tienne notre âme en esclave asservie ?

Hélas ! pour contenter sa barbare rigueur,

J'ai réduit mon amant à sortir de la vie !

Ah ! mortelles douleurs,

Qu'ai-je plus à prétendre ?

Coulez, coulez, mes pleurs :

Je n'en puis trop répandre.